

## L'évènement anthropocène

Jean-Baptiste Frescoz & Christian Bonneuil

Edité en 2013, maj en 2016

*Fiche rédigée par K. Leblanc dans le cadre des ateliers de lecture de l'Atécopol Aix-Marseille*

Frescoz : historien des sciences, des techniques et de l'environnement au CNRS

Bonneuil : historien des sciences, travail sur les transformations des rapports entre science, nature et société.

Ce livre est extrêmement riche et précieux pour comprendre les fondements de *l'écologie politique*, et la nécessité des *nouvelles humanités environnementales*, deux courants d'idées qui nous animent à l'Atécopol et dans la Licence Sciences et Humanités...

Ce livre part du constat que nous avons basculé dans l'anthropocène, une ère où l'agir humain aurait profondément modifié jusqu'à la géologie de la planète. De cet anthropocène il y a déjà un récit officiel : « nous, l'espèce humaine, aurions par le passé, inconsciemment, détruit la nature jusqu'à altérer le système terre. Vers la fin du 20<sup>ème</sup> siècle, une poignée de « scientifiques du système terre », climatologues, écologues, nous a enfin ouvert les yeux : maintenant nous savons, maintenant nous avons conscience des conséquences globales de l'agir humain ». Or pour les auteurs **ce récit est une fable**. « L'opposition entre un passé aveugle et un présent clairvoyant, outre qu'elle historiquement fautive, dépolitise l'histoire longue de l'Anthropocène. Dans sa variante gestionnaire, la morale du récit officiel consiste à donner aux ingénieurs les clés du « vaisseau terre » ; dans sa variante philosophique et incantatoire, elle consiste à en appeler d'abord à une révolution morale et de pensée, qui seule permettrait de conclure un armistice entre humains et non-humains et une réconciliation de tous avec la terre. »

Or c'est ignorer que de longue date les hommes s'interrogent sur leur impact sur l'environnement, que la marche du progrès n'a pas suivi une trajectoire linéaire évidente mais a fait l'objet de choix politiques et économiques conscients qui auraient pu être tout autres. Les auteurs souhaitent donc faire dialoguer à la fois les sciences environnementales et les sciences humaines pour nous offrir de nouveaux récits pour nous aider à changer notre vision du monde et habiter l'Anthropocène « plus lucidement ».

**Une première partie** présente les dimensions scientifiques de l'anthropocène (c'est quoi ? controverses, datations, mesures) et ses implications radicales pour notre vision du monde et pour les sciences sociales et humaines.

**La deuxième partie** pointe les problèmes du récit actuellement dominant de l'anthropocène, qui dépeint la Terre comme un système vu du ciel, où l'histoire est vue comme un match entre l'espèce humaine prise comme un tout et la planète, et les sociétés comme des masses ignorantes et passives ne pouvant être sauvées que par des savants et des technologies vertes. L'angle est que ce récit naturalise et dépolitise notre géohistoire plus qu'il ne permet de la comprendre et de l'expliquer.

Enfin **la troisième partie** propose **7 différents récits, comme autant d'angles d'attaques** au récit officiel :

Une histoire repolitisée de l'énergie et du CO2, le thermocène

Une histoire du rôle déterminant du militaire, le Thanatocène

Une histoire de la fabrique de la société de consommation, le Phagocène

Une histoire des grammaires, savoirs et alertes environnementales, le Phronocène  
Une histoire des constructions intellectuelles qui permirent de marginaliser ces alertes et de dénier les limites planétaires, l'Agnotocène  
Un essai d'histoire conjointe du capitalisme et de l'anthropocène, le Capitalocène  
Et enfin une histoire des luttes socio-écologiques et des contestations des dégâts de l'industrialisme, le Polémocène.

## PREMIERE PARTIE – CE DONT L'ANTHROPOCENE EST LE NOM

**Anthropocène** : l'âge de l'homme ou la nouvelle période de l'homme, c'est quoi ? c'est une proposition faite initialement par Paul Josef Crutzen, un météorologue et chimiste de l'atmosphère, prix nobel de chimie en 95 pour ses travaux sur la couche d'ozone et par Eugène Stoermer, biologiste, pour désigner une nouvelle époque géologique, qui aurait débuté selon eux avec la révolution industrielle à la fin du 18<sup>e</sup> en 1784 (date du brevet de la machine à vapeur par James Watt) et qui succèderait à l'Holocène (période caractérisant les 12 000 dernières années). Ce serait la phase I de l'ère industrielle. Puis nous serions rentrés d'après Crutzen et Steffen dans la phase II, de la 'Grande Accélération' de 1945 à 2015. Ces mêmes scientifiques proposent une phase III depuis 2015 : l'ère de l'intendance planétaire reposant sur l'éveil écologique et appelée à faire un appel croissant à la science du système Terre.

Si on regarde le premier emploi du mot c'est en **1980** par Eugène Stoermer (spécialiste des diatomées des lacs !), qui publie là-dessus conjointement avec Crutzen *dans la newsletter de l'International Geosphere-Biosphere Programme (IGBP)* en **2000**, suivi d'un papier de Crutzen en 2002 dans Nature qui popularise le terme auprès de la communauté scientifique.

En 2009, se crée l'Anthropocene Working Group à la demande de la sous-commission de la stratigraphie du quaternaire. Ce groupe est composé de 38 membres aux compétences diverses et a pour but d'examiner la pertinence du concept d'Anthropocène et de fixer une date pour cette nouvelle époque. Pour les géologues une nouvelle ère géologique se caractérise par des changements drastiques et globaux dans les couches stratigraphiques de la terre, le dossier qui doit être présenté doit contenir une coupe géologique montrant de façon non équivoque ce changement d'ère.

Si on remonte dans le temps, d'autres scientifiques ont évoqué le pouvoir de l'agir humain sur la planète, tantôt pour s'en inquiéter tantôt pour s'en féliciter. En 1778 dans *Les époques de la Nature*, Buffon expliquait déjà que « la face entière de la Terre porte aujourd'hui l'empreinte de la puissance de l'homme » et que l'homme pourra « modifier les influences du climat qu'elle habite et en fixer pour ainsi dire la température au point qui lui convient. » Après lui, le géologue italien Antonio Stoppani définissait en 1783 l'Homme comme « une nouvelle force tellurique », puis dans les années 20, Vladimir Vernadsky, inventeur du concept de biosphère, qui soulignait l'emprise humaine croissante sur les cycles biogéochimiques.

Ce n'est pas la première fois non plus que les scientifiques cèdent à l'anthropocentrisme en faisant de l'humanité un marqueur géologique : le début du quaternaire a été fixé il y a 2.6 millions d'années avec l'apparition du genre Homo en Afrique et l'Holocène avait été proposé sous le nom d'époque récente par le géologue Charles Lyell sur la base de la fin de la dernière

glaciation mais aussi de ce qu'il croyait être l'émergence de l'homme. Cette idée d'ajouter l'Holocène a été proposée en 1833 mais n'a été validée que 50 ans plus tard qu'en 1885.

Les géologues ne sont pas pressés, si on rapporte les 4,5 milliards d'années de la Terre à une journée de 24h, l'homme arrive à la dernière minute, l'holocène dans le dernier quart de seconde et la révolution industrielle dans les deux derniers millièmes de secondes. Le pléistocène se compte en millions d'années, l'Holocène en milliers d'année, quel audace de Crutzen de proposer une nouvelle ère de 200 ans d'âge! Donc les stratigraphes continuent de discuter et non pas encore planté leur petit clou doré dans la nouvelle strate, il leur faut du solide, du visible dans les sédiments, dans la roche. 3 arguments majeurs tout de même en faveur de l'anthropocène qui reste robuste dans sa définition plus large, géologique et des sciences du système Terre :

1. La concentration en CO<sub>2</sub> de l'atmosphère n'a pas d'égal depuis 4 millions d'années, le réchauffement en cours mène la terre vers un état inconnu depuis 15 millions d'années, l'extinction massive des espèces se fait avec une brutalité équivalente à seulement 5 autres épisodes depuis 4 milliards d'années. Ces échelles de temps et leur brusque rupture plaident assez clairement pour un changement d'ère.

2. Les changements anthropiques de la composition de l'atmosphère laisse des traces dans les carottes de glace de l'antarctique, l'extinction ou modification de répartition des espèces vont laisser des traces fossiles dans les sédiments, les perturbations des cycles notamment du N et du P vont laisser une marque, de même que les restes de 7 milliards d'humains et de tous leurs animaux domestiques, notamment des qq 23 milliards de poulets. L'urbanisation, les barrages, la production industrielle va évidemment laisser des traces concrètes. On a même montré que le réchauffement, en modifiant l'équilibre des masses glaciaires en raison de leur fonte pouvait agir sur l'activité volcanique et tectonique de la terre.

3. Des substances nouvelles larguées dans les écosystèmes depuis 150 ans avec la chimie de synthèse, les hydrocarbures, les plastiques, les perturbateurs endocriniens, les pesticides, les radionucléides, les gaz fluorés sont indéniablement en cours d'inscription dans le sol, les sédiments, les roches.

Mais ce concept d'anthropocène a été très rapidement adopté par les géologues, les écologues, les climatologues, les historiens, les philosophes, les écologistes pour penser ensemble cet âge dans lequel l'humanité est devenue une force écologique majeure.

S'en suit une partie sur ce que font les humains à la Terre, avec un tableau assez complet des perturbations et un rappel du tableau de bord de l'anthropocène de Steffen avec toutes les courbes d'accélération des indicateurs, je passe ça.

Viens une section sur **le début de cet âge** que je trouve intéressante :

Faut-il incriminer Homo sapiens, apparu il y a **200 000 ans** ? N'a-t-il pas provoqué par le feu et la chasse, la disparition de la mégafaune (tigres à dents de sabre, marsupiaux géants, mamouths, aurochs etc) partout où il s'est installé ? Ces transformations ont laissé des traces dans les archives fossiles.

Faut-il suivre l'hypothèse de Ruddiman, paléoclimatologue, qui avance qu'il y a **-5 000 ans** déjà, l'homme aurait émis, par son activité de déforestation, d'élevage et de riziculture, suffisamment de GES pour modifier la trajectoire climatique de la Terre ? Ces émissions, et le réchauffement qu'elles auraient produit auraient repoussé le moment d'entrée dans un nouvel âge glaciaire. Ainsi ce serait dès le Néolithique que l'homme aurait contribué à faire de l'holocène le plus grand intervalle de stabilité climatique depuis **400 000** ans. Cette stabilisation climatique par l'agir humain au néolithique aurait même permis l'éclosion des civilisations. Ce n'est finalement pas antinomique, l'humanité aurait stabilisé le climat à l'holocène à partir du néolithique puis sorti la terre de l'holocène pour entrer dans l'anthropocène, porteur de changements soudains.

Les géographes et géologues britanniques Lewis et Maslin ont proposé récemment plusieurs autres points d'entrée dans l'anthropocène :

°1492 ou la mise en contact de l'ancien et du nouveau monde, avec plusieurs conséquences : la réunification de la faune et de la flore qui bouleverse les aires de répartition des espèces et mêlé des formes de vie séparées depuis 200 millions d'années plus tôt avec la dislocation de la Pangée et l'ouverture de l'Atlantique. Ensuite l'effondrement de la population amérindienne native d'environ 60 millions en 1492 à seulement 6 millions en 1650 du fait des guerres de conquête, des maladies infectieuses et du travail forcé, qui aura induit une déprise agricole et la reforestation de plus de 60 millions d'hectares du continent américain, qui ont fait chuter la pCO<sub>2</sub> de 279 à 272 ppm en 1610 et aurait permis de diminuer de 0.15°C la T° moyenne. Cependant cet étiage du CO<sub>2</sub> atmosphérique ne sort pas des fourchettes de l'Holocène (entre 260 et 284 ppm).

Ce n'est qu'en 1809, sous l'effet des émissions causées par l'usage croissant du charbon que la pCO<sub>2</sub> atteint la limite max de l'optimum holocénique (284 ppm) puis le dépasse pour atteindre 290 ppm vers 1850. L'atmosphère terrestre est donc sortie de la fourchette holocène au milieu du 19<sup>ème</sup>, ce qui conforte la proposition de Crutzen de la faire démarrer avec la révolution industrielle.

D'autres auteurs, comme le président du groupe de travail Zalasiewicz sur l'Anthropocène, recherche des traces sans appel d'un changement d'ère : les radionucléides libérés en juillet 1945 dans le désert du Nevada, les produits issus de la pétrochimie et la brusque expansion des engrais azotés offrent des signaux stratigraphiques nets. L'accélération exponentielle des impacts humains au lendemain de la 2<sup>nde</sup> guerre mondiale renforce cette hypothèse et permet d'apporter dès maintenant le type de preuves recherchées par les stratigraphes (avec la présence jusque dans les pôles d'isotopes radioactifs).

De par sa courte durée (11 700 ans) l'Holocène serait rétrogradé en dernier âge du Pléistocène. L'Anthropocène s'apparenterait de fait plus à une crise géologique (e.g. crise Crétacé-Tertiaire et extinction des Dinosaures) qu'à une époque. Bref de longs débats en perspectives...

**En démontrant le télescopage du temps court de l'action humaine et du temps long de la terre, les sciences « du système terre » ont également ouvert un nouveau champ d'investigation au croisement des sciences naturelles et des humanités.**

Mais cette question du début de l'anthropocène n'est pas juste un débat au sein de la communauté des géologues.

[Vidéo Fressoz](#) : *La question du début de l'Anthropocène est importante, car en fonction du choix de cette date, on raconte des histoires assez différentes, avec des sens historiques mais aussi politiques très différents. La version standard, la plus communément admise, c'est de faire démarrer l'anthropocène au tournant du 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècle, au début de la révolution industrielle, avec le début d'une utilisation massive de charbon, en particulier en Angleterre grâce à la machine à vapeur. Une deuxième hypothèse plus controversée qui nous dit qu'on trouve des traces d'impacts de l'homme sur l'atmosphère, notamment si on regarde le méthane, avec le début de la riziculture en Chine. Dans cette hypothèse l'humanité a déjà pris le contrôle du climat il y a env -3000 ans. La troisième hypothèse, tout aussi acceptable, serait de fixer son début à partir l'ère des grandes découvertes (de l'Amérique) et la création d'un système mondial d'échanges où la Terre toute entière est soumise à des flux de marchandises et de capitaux en Amérique, en Asie, en Europe. Cette hypothèse est intéressante car finalement la révolution industrielle, l'âge auquel véritablement l'homme transforme l'atmosphère, ne peut pas être comprise comme quelque chose qui apparaît de nulle part en 1800 avec James Watt et la machine à vapeur. La révolution industrielle s'ancre dans l'histoire des échanges économiques depuis le 16<sup>e</sup> siècle. En 1800 on voit que la révolution industrielle est fondée sur l'utilisation du charbon qui fait tourner des machines à vapeur qui actionnent principalement des métiers à tisser textiles, qui tissent des fibres de coton, produit en Amérique par des esclaves. Cad qu'on ne peut pas envisager une révolution industrielle en Angleterre en 1850 sans prendre en compte l'histoire du commerce triangulaire, de l'échange des esclaves.*

*Il y a 3 hypothèses possibles tout aussi intéressantes, mais qui racontent des histoires très différentes. La première hypothèse avec la révolution industrielle raconte une histoire très européenne, c'est le génie des industriels européens qui tirent la planète vers une nouvelle ère géologique. La 2<sup>ème</sup> histoire raconte l'histoire de la révolution agricole qui devient la source de l'anthropocène et cette histoire implique l'humanité toute entière, elle est beaucoup plus consensuelle. La troisième histoire est plus politique, elle se penche davantage sur la relation entre l'exploitation de l'homme et la destruction de l'environnement. **Ces 3 histoires vont orienter la recherche des causes, des responsables aussi, de manières très différentes. Il faut bien comprendre que l'histoire qu'on se raconte sur l'anthropocène oriente aussi la recherche des solutions.***

### **Penser avec Gaïa – vers des humanités environnementales**

D'après Latour, « l'Anthropocène » est le concept philosophique, religieux, anthropologique et politique le plus décisif jamais produit comme alternative aux idées de modernité ». Le concept d'Anthropocène va bouleverser notre vision du monde, il annule la coupure historique entre nature et culture, entre sciences et histoire.

Il y a qq décennies encore, « l'environnement » était le lieu qui nous entourait, dans lequel on allait prélever des ressources ou abandonner des déchets ou bien celui qu'on devait laisser vierge. On parlait de dégradations environnementales comme « d'externalités ». De Buffon à Darwin, les géologues et les biologistes avaient étendu le temps terrestre à des centaines de millions d'années, créant un cadre extérieur immobile, insensible aux tribulations humaines. Au cours du 19<sup>e</sup>, et particulièrement entre 1850 et 1960, s'opère un partage des

champs d'autorité : l'histoire de la Terre aux géologues, celle de la vie aux biologistes, et l'histoire du progrès dans les affaires humaines aux historiens.

Profitant de cette brèche ouverte entre le temps de la nature et le temps humain, des économistes du 19<sup>e</sup> comme Jean-Baptiste Say rompirent avec Malthus en proclamant la gratuité d'une nature mise hors-jeu de la pensée économique :

*« Nous laissons l'étude des richesses naturelles aux savants qui s'occupent des choses naturelles. Les richesses naturelles sont inépuisables (...). Ne pouvant être multipliées ni épuisées, elles ne sont pas l'objet des sciences économiques » 1832.*

La modernité industrielle triomphante nous avait promis de nous arracher à la nature, à ses cycles et à ses limites pour nous placer dans un monde de progrès infini, mais ces limites font désormais leur grand retour, nous faisons face « à l'intrusion de Gaïa », selon l'expression d'Isabelle Stengers. Nous ne vivons plus dans un monde linéaire et prévisible, mais dans un monde chaotique, qui ne reviendra pas à l'état initial avant des siècles voire des milliers d'années et nous ne retrouverons pas un système Terre analogue à l'Holocène. L'Anthropocène annule donc le projet irénique et rassurant de développement durable, comme s'il s'agissait d'une négociation entre 3 pôles : le social, l'environnement et l'économique, avec un simple réajustement du curseur au niveau optimal entre le « capital naturel » et son exploitation. Alors que nous devrions avoir une vision concentrique où l'économie est dans le social, lui-même encadré par mille boucles de rétroactions dans la biosphère et le système Terre, on a fait de l'environnement un simple partenaire économique, une nouvelle colonne dans la comptabilité des grandes entreprises qui se dotent de nouvelles stratégies DD.

**Face à l'imprédictibilité du Système Terre, il faut renoncer à l'idée d'un curseur simple entre exploitation et conservation. Loin d'un âge de l'homme, l'Anthropocène témoigne plutôt de notre impuissance. Habiter solidairement et moins effroyablement la Terre est l'enjeu central de l'Anthropocène.**

L'Anthropocène devient donc un enjeu éminemment politique en même temps qu'une catégorie des sciences de la Terre. On n'est plus dans la problématique de réconciliation avec la nature, mais bien dans l'arbitrage entre différents intérêts, entre divers forçages humains antagonistes, entre les empreintes causées par différents groupes d'humains (classes, nations), par différents choix techniques et industriels ou entre différents mode de vie et de consommation. **Il importe d'investir politiquement l'Anthropocène pour surmonter les contradictions et les limites d'un modèle de modernité qui s'est globalisé depuis deux siècles et explorer les voies d'une descente rapide et équitablement répartie de l'empreinte écologique des sociétés.**

Cette séparation des disciplines entre sciences de la nature et sciences humaines a été consolidée dans cette période : la climatologie devient la science d'un climat extérieur global et non plus la science des lieux, des topographies, support d'une réflexion sur la fabrique humaine du climat. L'hygiénisme, suivi par le pasteurisme, focalise le regard sur les micro-organismes et marginalisent le paradigme antérieur de la médecine néo-hippocratique qui concevait le corps comme façonné par un nombre bien plus grand d'éléments du milieu, tels la lumière, les températures, les climats, les vents, les odeurs, 'les miasmes'. La science génétique avance une nouvelle conception de l'hérédité centrée sur le gène carapaçonné, qui disqualifie l'idée d'une hérédité acquise par influence de l'environnement. A l'exception de la géographie presque toutes les sciences définissent alors leur objet d'étude en le coupant soigneusement de la nature : l'anthropologie sociale et culturelle se scindait de l'anthropologie physique,

Durkheim excluait les facteurs climatiques des causalités pertinentes du suicide, scellant l'étanchéité de la sociologie naissante par rapport à son environnement. Freud disqualifiait le sentiment cosmique « d'être en corrélation avec le monde environnant » comme illusion fusionnelle propre à l'âge puéril.

**En somme les sciences physiques et naturelles se revendiquaient comme a-humaines, tandis que les sciences de l'homme et de la société se firent a-naturelles en considérant comme le propre du devenir humain le fait de s'arracher aux déterminations naturelles et en conférant à la société une totalité autosuffisante.**

**L'Anthropocène, c'est les retrouvailles du temps humain et du temps de la Terre, des agir humains et non-humains.** La nouvelle époque signale l'irruption de la Terre (sa temporalité, ses dynamiques, ses limites) dans ce qui aurait voulu être une histoire, une économie, et une société s'émancipant des contraintes naturelles. Aux humanités « hors-sol » de la modernité industrielle, l'Anthropocène requiert donc de substituer de nouvelles humanités environnementales qui dépassent le clivage des deux cultures, le partage jaloux des territoires. **Dans l'Anthropocène, il devient impossible d'occulter que les relations sociales sont truffées de processus biophysiques, et que les divers flux de matière et d'énergie qui traversent le système Terre sont polarisées par des activités humaines socialement structurées.**

### Extrait n°1, page 51. Le tramage des disciplines

De tout cela découle qu'il va falloir refonder la notion de liberté. Pour Constant, la liberté était synonyme de « sécurité dans les jouissances privées » permises par un gouvernement se limitant à garantir le droit de propriété. Pas question pour les libéraux de limiter la propension des individus à produire, échanger et consommer.

**Dès lors qu'il n'est plus possible de s'extraire de la nature, il faut penser avec Gaïa, une des tâches majeures de la philosophie contemporaine est sans doute de repenser la liberté autrement que comme un arrachement aux déterminations naturelles, d'explorer ce qui peut être infiniment enrichissant et émancipateur dans ces attachements qui nous relient aux autres êtres d'une terre finie.** Que nous reste-t-il d'infini dans un monde fini ? « Le palais des libertés modernes s'est bâti sur la base d'un usage toujours croissant d'énergies fossiles » qui viennent aujourd'hui à manquer ou à dérégler le climat. Comment refonder l'idéal démocratique quand s'évanouit le rêve de l'abondance matérielle ? Comment penser la politique à l'heure de l'Anthropocène ? **Penser l'Anthropocène requiert de nouvelles humanités environnementales.**

*Notre rôle à l'Atéopol d'en parler, de diffuser ces courants de pensées ?*

## DEUXIEME PARTIE – DEJOUER LE GRAND RECIT GEOCRATIQUE DE L'ANTHROPOCENE

- **Clio, la Terre et les anthropocénologues**

En abordant l'Anthropocène, les scientifiques se sont surtout posé la question du « comment en sommes nous arrivés là ? » et pour cela, ils ont élaboré un « récit de la Terre dans lequel son passé et son avenir sont partagés avec l'espèce humaine et qui fait de « la gestion du système Terre » un nouvel objet de savoir et de gouvernement. En cela, l'Anthropocène

provient de la réflexion de scientifiques dont il conviendra d'étudier le discours, mais sans oublier d'autres récits, d'autres groupes sociaux, d'autres cultures afin de s'assurer que ce discours ne deviendra pas celui d'un nouveau pouvoir technocratique et marchand.

Le récit de l'évolution des humains, de chasseurs cueilleurs, en force géophysique globale doit désormais être narré historiquement par les scientifiques et il faut en trouver l'articulation. Celle-ci apparaît dans la plupart des discours en trois phases, de l'histoire vue par des sauts dans des pentes de courbes :

1) De la *Révolution industrielle* à la 2<sup>de</sup> Guerre Mondiale, durant laquelle débutent l'émission humaine de CO<sub>2</sub>, l'utilisation des énergies fossiles et une artificialisation anthropique des terres.

2) Après la 2<sup>de</sup> Guerre Mondiale, la « *Grande Accélération* » est favorisée par une économie libre-échangiste, la croissance économique est considérée comme une « valeur sociétale ». L'activité humaine y connaît une croissance exponentielle.

3) Il faudra attendre les années 2000 pour que la communauté scientifique internationale, rapport du GIEC à l'appui, affirme avec certitude l'origine humaine du changement climatique. C'est la période des premiers essais pour mettre en place une « *gouvernance globale* » pour gérer les relations entre l'Humanité et le système Terre. C'est l'ère de la « comptabilité environnementale de la Planète ». Toutes quantités (CO<sub>2</sub>, poissons, espèces disparues, températures moyennes...) sont désormais rapportées à leurs valeurs préindustrielles comme preuve d'un saut dans l'Anthropocène et de limites dangereuses à ne pas dépasser. On voit apparaître le chiffrage « des services écosystémiques rendus par la Nature » (à qq 33 000 milliards de dollars soit 2 fois le PIB mondial, Costanza, 1997).

L'histoire des anthropocénologues nous raconte donc un récit gouverné par des quantités, qui sont cette fois des stocks et des flux de grandeurs biogéochimiques et écologiques. Dans cette comptabilité, les stocks sont un « capital » et les flux des « impacts » ou des « services » à mesurer. **Le récit qui s'en dégage est celui d'une croissance démographique, économique et technologiques indifférenciées, sans que l'on puisse y lire des stratégies d'acteurs, des choix qui auraient pu être faits autrement, des controverses et des conflits autour de ces choix.**

C'est donc naturellement que ces interactions ont été mises en équations et que le système Terre a été modélisé. L'humanité a « techno-isé » la nature avec des données et des analyses qui, de façon ambivalente, à la fois nous sauvent en nous permettant de mieux connaître les impacts humains, et nous ont perdu puisqu'elles participent à la domination de la Terre par l'Homme. Domination matérialisée par les premières images de la Terre fournie par la Mission Apollo, dont la boule bleue dans l'espace noir symbolise cette vision simpliste et dominatrice, plutôt qu'un sentiment d'appartenance humble.

**Extrait n°2, page 77. Une vision « déterrestree » de la Terre.**



- **Le savant et l'anthropos : Anthropocène ou Oliganthropocène ?**

La thèse principale de l'Anthropocène repose que le fait « les êtres humains du fait de leur nombre, de la combustion d'énergie fossile, et d'autres activités associées, sont devenues un agent géologique de la Planète ». Cette façon d'envisager les causalités, en plaçant dans la narration l'humanité comme un agent universel, indistinctement responsable, illustre l'abandon de la grille de lecture marxiste et post-coloniale au profit d'une humanité indifférenciée. Il devient possible d'écrire des livres entiers sur la crise écologique et Gaïa sans parler de capitalisme, de guerres, des USA, sans mentionner le nom de la moindre grande entreprise (90 entreprises sont responsables de 63% des émissions cumulées de CO<sub>2</sub> et de CH<sub>4</sub> depuis 1850). (voir la BD : « la malédiction du pétrole » !).

« Une rencontre fructueuse entre les sciences du système Terre et les humanités environnementales ne renoncerait pas à penser les asymétries et les inégalités sociales, mais explorerait au contraire comment elles se co-construisent mutuellement - aux diverses échelles y compris globales – avec la distribution des flux de matière et d'énergie par les dispositifs économiques, politiques et technologiques. Cette rencontre a déjà lieu chez certains auteurs ou encore dans le domaine de recherche de la *political ecology*. »

### Extrait n°3 page 87 – une histoire de courbes ?

En toute rigueur, il faudrait avec Erik Swyngedouw parler **d'un Oliganthropocène**, époque géologique causée par une petite fraction de l'humanité, plutôt que d'Anthropocène. Il nous faut douter d'un récit qui serait celui des interactions entre l'espèce humaine et le système Terre. Celui-ci conduit à des explications historiques appauvries ou erronées qui confortent les intérêts d'une minorité d'habitants. Une vision différenciée de l'humanité, en plus de faire justice à la vérité historique et de pointer les responsabilités passées, permet également de construire un monde commun dans lequel on ne culpabiliserait pas les personnes ordinaires tout en laissant impunis les crimes écologiques des grandes compagnies, dans lequel les habitants des îles menacées par la montée de l'océan se verraient reconnu le droit de vivre sur leurs terres, un monde dans lequel 30 000 personnes vivant comme chasseurs-cueilleurs pourraient continuer à exister. Car la richesse de l'humanité et sa capacité d'adaptation future viennent de la diversité de ses cultures, qui sont autant d'expérimentations et de façons d'habiter dignement la Terre.

- **« Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient » : un récit de l'Eveil à la conscience environnementale.**

Le grand récit de l'Anthropocène est donc le récit d'un éveil : il y aurait eu un grand moment d'inconscience, de 1750 à la fin du 20<sup>e</sup> siècle, suivi d'une prise de conscience soudaine. Les anthropocénologues affirment « nous sommes la première génération à disposer d'un savoir étendu de la façon dont nos activités influencent le système Terre » (Steffen). **La presse relaye ce cliché d'une destruction environnementale faite par inadvertance et d'un dessillement tout récent pour mieux héroïser les scientifiques qui ouvrirent les yeux à l'Humanité.**

## Extrait n°4 page 92 - 97 – Un récit d'éveil à la conscience environnementale

- Un grand récit dont les scientifiques sont les héros

Le grand récit de l'anthropocène partage l'humanité en deux catégories : d'un côté la masse informe de la population mondiale, devenue agent géologique sans s'en rendre compte, et de l'autre une petite élite de savants entrevoyant le devenir incertain et dramatique de la planète.

### Extrait n°5 p. 99 Le scientifique est ton berger...

Enfin si nous avons besoin des bergers scientifiques, c'est que les politiques traditionnelles sont défaillantes et que le public est insuffisamment conscient ou pris dans une dissonance cognitive. Tout ce beau monde reste à éduquer, à éclairer par les lumières de la science. On serait donc dans une nouvelle étape de l'histoire où la science doit renverser un système de croyance de la société. **Et c'est bien au-dessus de la société, sans dialogue avec les mouvements socio-écologiques et sans s'assumer comme partie prenante des deux premiers siècles de l'Anthropocène que la science est présentée comme notre 'sauveuse'**. Dans cette logique scientiste, la bonne politique sera celle qui mettra en œuvre de manière avisée les savoirs neutres de la science. L'humanité deviendra écologiquement soutenable lorsque le message de la science l'aura bien pénétrée et qu'elle aura adopté ses solutions. (*«I don't want you to listen to me, I want you to listen to the scientists» G.Thunberg*).

L'annonce de l'avènement de l'Anthropocène a permis à certains anthropocénologues de proclamer la mort de la Nature, celle qui était vue comme entièrement extérieure aux humains. On entrerait dans une anthroponature, une technonature, une postnature (Latour) dont les humains se reconnaîtraient enfin comme partie prenante : « il n'y a pas d'écosystèmes sans humains et pas d'humains qui ne dépendent pas du fonctionnement des écosystèmes. » La vieille nature n'est plus, le mythe de la wilderness externe et vierge est dénoncé. Chacun critique les parcs et réserves naturelles d'avoir exclu les populations locales. Dans les sciences de la conservation, la notion d'Anthropocène s'est accompagnée de la diffusion d'un discours admettant le caractère inévitable de certains modes d'artificialisation de la nature, proclamant qu'il convient de conserver la biodiversité en fonction des services qu'elle rend aux humains et non comme valeur en soi. Le récit dominant des anthropocénologues magnifie l'agir humain comme force tellurique, c'est la figure de « l'Homme, jardinier de la planète ».

Positionner l'humain en pilote, c'est ne voir la Terre que comme une machine cybernétique, c'est dénier toute altérité à la nature et à Gaïa : même si nous en faisons partie et si la nature doit être accueillie dans notre collectif politique, il importe de reconnaître son altérité à travers une écoute non instrumentale et un respect de certaines limites à l'agir humain. (*exemple conférence IMBER (Integrated Marine Biosphere Research) en 2019, le sous-titre était : Ocean sustainability : for the benefit of society*). On ne reconnaît donc aucune valeur en soi de l'océan et des êtres qui y vivent, mais seulement les services rendus à l'humanité – idem dans la section Océan du rapport du GIEC)

## Les discours d'un nouveau géopouvoir

La représentation de la Terre et de ses dérèglements proposée par les anthropocénologues doit être prise au sérieux : elle apporte des savoirs et des alertes absolument indispensables. Mais elle ne saurait être l'unique point de vue, l'unique imaginaire de la Terre, ni l'unique manière de l'habiter collectivement, pacifiquement. Il existe de multiples récits du changement de régime d'existence de notre Terre, rien que dans la culture occidentale, on peut en discerner au moins cinq :

- le récit naturaliste qui domine aujourd'hui les arènes scientifiques et internationales
- le grand récit constructiviste postnature et « écomoderniste » du « *good Anthropocene* » technologique
- un grand récit écocatastrophique envisageant un effondrement de la civilisation
- un récit écomarxiste
- et un récit écoféministe.

Mais bien d'autres récits, savoirs et cosmologies ont un rôle essentiel à jouer pour habiter la Terre de manière juste. Nous avons besoin d'une variété d'alternatives, citoyennes et populaires, explorant les contours d'un « mieux vivre avec moins » et non pas simplement des « solutions » venues du cercle étroit des technocrates planétaires. Aussi est-il essentiel de déjouer les récits standard de l'Anthropocène, ce qui relève d'un nouveau pouvoir en gestation. Ce géopouvoir aspire à régler le thermostat du globe par une nouvelle ingénierie, qui est son incarnation concrète. La Terre est maintenant réifiée comme objet d'expérimentation et de pilotage, ce projet débordant même vers d'autres planètes comme le projet de « terraformation » de Mars. Mais il est bien difficile de prédire l'avenir d'un tel géopouvoir. Sera-t-il multilatéral et onusien ? régional ? privé ? (Il y a déjà eu des expériences de fertilisation de l'océan privées). Les penseurs de l'écologie politique ont dès les années 70 pointé les dangers d'un tel géopouvoir, tel André Gorz qui l'avait qualifié d' « éco-fascisme ». Et si la « Terre vue du ciel » et le grand récit des interactions entre espèce humaine et système Terre n'étaient pas les perspectives les plus intéressantes pour raconter ce qui nous arrive depuis deux siècles et demi ?

Les scientifiques de l'Anthropocène viennent fort utilement nous prévenir du danger, mais nous dit le poète René Char, ils sont « de l'autre versant » et inaptes à une présence chaleureuse au monde, à l' « économie de la joie », « aux couleurs plaisantes ». Char affiche dans son poème 'les Inventeurs' la résistance d'une société refusant d'abdiquer son autonomie et sa culture pour se plier à l'hétéronomie d'un gouvernement écotecnocratique. **Les scientifiques du système Terre ne sont-ils pas porteurs d'un rapport au monde qui a justement engendré le danger dont ils nous alertent et entendent nous sauver ?**

## TROISIEME PARTIE – QUELLES HISTOIRES POUR DE L'ANTHROPOCENE ?

CH.5. Le Thermocène, une histoire politique du CO<sub>2</sub>

CH.6. Le Thanatocène, puissance et écocide

CH.7. Le Phagocène, consommer la planète

CH.8. Le Phronocène, les grammaires de la réflexivité environnementale

CH.9. L'Agnotocène, Externaliser la nature, économiciser le monde

CH.10. Le Capitalocène, Une histoire conjointe du système Terre et des systèmes-monde

CH.11. Le Polémocène, Objecter à l'agir anthropocénique depuis 1750

### Le Thermocène

Pour se libérer de l'idée de transition énergétique, qui n'a jamais existé mais n'a été qu'une succession d'additions, il faut étudier les situations passées où des sociétés ont été contraintes de réduire leur consommation énergétique.

Un cas intéressant est la « période spéciale » à Cuba, sous embargo américain.

#### Extrait n°6 p. 124 La période spéciale à Cuba

Il est nécessaire de *dénaturaliser* l'histoire de l'énergie, celle-ci n'était pas écrite à l'avance : les transitions/additions n'obéissent ni à une logique interne de progrès technique (les premières machines à vapeur étaient très coûteuses et très inefficaces) ni à une logique de pénurie et de substitution (les USA qui possèdent d'immenses forêts recourent massivement au charbon au 19<sup>e</sup> siècle), ni même à une logique qui serait simplement économique.

Qq exemples édifiants battant en brèche les idées reçues sont donnés dans la suite du chapitre :  
-par exemple la prospérité économique des USA liées au dvp du chemin de fer : en 1890, il ne représente que 0.6 à 1% du PNB américain et Fogel conclut que l'absence de chemins de fer n'aurait retardé l'économie américaine que de qq mois seulement par rapport à une solution impliquant des agencements de chariots et de canaux fluviaux.

-En Angleterre en 1800, le 'profit social' de la machine à vapeur ne correspond qu'à moins d'un millième du PNB, les grandes innovations dans le textile comme les métiers à tisser mécaniques, précèdent la machine à vapeur. Le nb de chevaux par ex passe de 1,3 à 3,3 millions entre 1811 et 1901. Aux USA, grâce à la sélection, les chevaux de trait des années 1890 étaient 50% plus puissants que ceux des années 1860 et la vitesse de trot s'accrut d'1/3 entre 1840 et 1880. Les historiens estiment que les chevaux fournissaient la moitié de l'énergie totale américaine en 1850.

Le basculement de l'industrie cotonnière vers le charbon dans les décennies 1820-1830 n'est pas causé par une pénurie énergétique ou par un simple calcul économique. Des projets hydrauliques de grandes ampleurs associant réservoirs, barrages et moulins sont envisagés qui auraient assuré aux industriels une énergie renouvelable et meilleur marché que la vapeur. Leur échec tient au refus des industriels de se soumettre à une discipline collective qu'imposait une gestion communale de la ressource hydraulique : comment être sûr que les entrepreneurs amont ne profiteraient pas de leur position ? Comment être certain de disposer de l'énergie nécessaire au moment voulu ? Pourrait-on aisément développer son usine ultérieurement ? Tous ces problèmes et bien d'autres encore nécessitaient une coordination collective et une centralisation auxquelles les entrepreneurs ne souhaitaient pas se soumettre. A l'inverse, la machine à vapeur constituait une énergie flexible, modulable et individualiste qui correspondait bien à l'idéologie du capitalisme textile anglais des années 1830.

Si on considère maintenant la navigation, en 1868, 92% du tonnage de la marine marchande est encore mu par le vent. La mondialisation économique du 19<sup>e</sup> s'est ainsi réalisée majoritairement grâce à la voile, il faut attendre le début du 20<sup>e</sup> siècle pour que la vapeur la supplante.

Plus généralement, l'histoire des énergies renouvelables, animales, éoliennes, hydrauliques, et solaires fait apparaître un passé riche de lignées techniques négligées et de

potentialités non advenues. A la fin du 19<sup>e</sup>, 6 millions d'éoliennes activant autant de puits eurent le rôle historique fondamental d'ouvrir les plaines du midwest américain à l'agriculture et à l'élevage.

L'histoire, en relativisant le caractère inexorable des énergies fossiles, permet de repolitiser leur domination. Les notions d'irréversibilité (*lock-in*) et de dépendance de sentier (*path dependancy*) permettent de saisir l'importance des choix politiques qui nous enferment dans une trajectoire technologique sur de très longues durées. Ces décisions sont perpétuées ensuite par les cadres réglementaires, par la nécessité de protéger les investissements et par l'existence d'infrastructures lourdes liées à une source énergétique ; mais aussi par les usages, la culture etc... Analyser les décisions qui ont produit notre dépendance aux fossiles permet de dissoudre l'illusion d'un monde technique contemporain optimal et efficace.

C'est dans ce chapitre également que les auteurs démontent l'illusion de la transition énergétique qui n'a jamais eu lieu, mais qui est au mieux une histoire d'additions voire de symbioses entre nouvelles sources d'énergie. (voir les vidéos de Fressoz sur ce sujet comme par exemple <https://www.youtube.com/watch?v=I00r5O4-2wU>).

**Le Thanatocène** souligne le rôle de la guerre dans l'innovation destructrice et la désinhibition quant à la brutalité de notre rapport à la nature.

Qq chiffres sont donnés sur la consommation intense en énergie et en émissions de la guerre, ainsi que des ravages créés notamment dans le couvert forestier et la contamination longue durée des sols par l'artillerie, le plomb ou la radioactivité. On y aborde aussi le fait que les technologies développées à marche forcée en tant de guerre pour exterminer les hommes ont toujours précédé les technologies d'exploitation du vivant et de la Terre une fois la paix revenue. Le nylon dvp pendant WWII pour les parachutes a servi ensuite pour les engins de pêche, de même que les moyens de détection accoustique des engins militaires (radars, sonars et GPS développé pendant la guerre froide) a ensuite servi la pêche industrielle. Les transferts technologie de la guerre à l'agriculture, à l'élevage, à l'industrie, aux transports et à la chimie (pesticides) sont nombreux et détaillés dans le chapitre. Le renforcement jusqu'à la surcapacité de certaines industries à reconvertir en temps de paix ou des réseaux de transport a également découlé des grandes guerres (exemple les autoroutes inspirée par les autoroutes du Reich de l'Allemagne nazie). La construction des interstates aux USA était initialement dédiée à l'interconnection des bases militaires et à permettre l'évacuation des villes en cas d'attaque nucléaire.

Par extension on peut tout à fait défendre l'idée que la pétrolisation accrue du monde a été préparée pendant la WWII. L'histoire de la conteneurisation est également liée à celle de la guerre. La seconde guerre mondiale a en tout cas préparé le cadre technologique et juridique de la société de consommation de masse. *NP :Pour compléter ce chapitre, on peut aussi lire l'excellente BD « la malédiction du pétrole », qui explique 150 ans de guerres récentes autour de la sécurisation des accès au pétrole.*

### **Le Phagocène**

Je passe sur ce chapitre qui présente des données beaucoup plus connues sur la société de consommation, qui en trace l'historique, les fondements idéologiques et économiques. Il est très intéressant mais je pense celui qui nous apprend le moins de choses dans le livre, car beaucoup de ce qui y est dit est relativement bien connu du grand public.

**Le Phronocène** (du grec phronêsis signifiant prudence). Dans ce chapitre, les auteurs pointent le problème avec le récit de « la prise de conscience écologique », selon lequel notre génération serait la première à reconnaître les dérèglements environnementaux et à questionner la modernité industrielle. Ce faisant, ce récit oblitère la réflexivité des sociétés passées et dépolitise l'histoire longue de l'Anthropocène. Pour partir d'un bon pied, l'histoire de l'Anthropocène doit s'appuyer sur le constat dérangeant que la destruction de l'environnement ne s'est pas faite par inadvertance, mais en dépit de la prudence environnementale des modernes.

## Extrait n°7 p. 203 - Les inquiétudes liées à la déforestation

### Extrait N°8 p.217 Ressources et finitudes

#### Le Polémocène – Objecter à l'agir anthropocénique depuis 1750.

Beaucoup de groupes sociaux, de communautés, de professions ont vu leur valeur, leur mode de vie, leurs ressources bouleversées par la modernisation industrielle : Les peuples colonisés et les esclaves déracinés et exploités, les riverains des industries polluantes, les villageois privés de communs par les enclosures, puis d'accès aux forêts par les règlements forestiers, travailleurs aux métiers menacés par les machines, petites gens perdant leur mode de subsistance avec la pollution d'une rivière ou l'assèchement d'un marais, noblesse perdant son ascendant social sur la bourgeoisie industrielle ou encore artistes et savants hostiles à la logique industrielle et marchande (les romantiques). Tous ces groupes ne s'alignent pas tous sur des luttes des classes telles que les marxistes les mirent au centre de l'histoire, mais ils dessinent un arc de résistance autour de grands enjeux, dont 3 sont traités dans ce chapitre : forêt/climat, machines et pollutions.

#### *Oppositions autour de la forêt*

Dans une économie organique encore marquée par la rareté énergétique, les besoins de la marine, des forges, des verreries, des fours à chaux, à briques, à tuiles, a fait monter la pression sur l'exploitation des forêts à partir de la fin du 17<sup>ème</sup>. L'exploitation forestière pour le bois par les propriétaires privés ou royaux a imposé une gestion des forêts avec une rotation des parcelles, des coupes rases suivies de plantations homogènes, ce qui a occasionné de nombreuses tensions autour des usages de la forêt et une incompatibilité avec les usages coutumiers de prélèvements raisonnés dans les forêts, de collecte de bois mort, de chasse, de pâture des bêtes. On retrouve dans les cahiers de doléances de 1789 de nombreuses plaintes contre les activités industrielles, notamment les forges et les salines accusées de causer la déforestation et d'augmenter le prix du bois. Le code forestier de 1827 va abolir certains droits coutumiers de prélèvements villageois dans les forêts, et cette atteinte aux droits d'usage collectifs va ouvrir un demi-siècle de conflits avec une explosion des délits et amendes. Les mêmes tensions sont à l'œuvre dans le reste de l'europe. Karl Marx aurait découvert la lutte des classes non pas dans les villes industrielles anglaises mais à travers cette question d'écologie politique qu'est la privatisation des forêts et l'exclusion des usages communaux.

Ces mobilisations populaires se doublent entre 1780 et 1830 d'une dénonciation du recul des forêt et des prélèvements exagérés dont elle fait l'objet pour les usages industriels. C'est à la fois une alerte environnementale et une critique du capitalisme libéral. Les effets

climatiques et hydrologiques de la déforestation occasionnent déjà de vifs débats à l'Assemblée Nationale.

Par la suite, après la stabilisation de l'ordre industriel au Nord et de l'incorporation des économies du Sud à l'économie-monde, les critiques et les oppositions se renouvellent mais surtout se déplacent. En Europe, du fait du recours aux énergies fossiles, les tensions sociales et écologiques autour de la forêt s'atténuent, mais au prix d'une accélération de la déforestation zones tropicales depuis 1850 ou de leur transformation en forêts monospécifiques d'eucalyptus ou d'hévéas pour le papier ou le caoutchouc. Les forêts du sud deviennent les réservoirs du Nord. A la fin du 19<sup>ème</sup>, les forestiers britanniques gèrent une surface équivalente à 10 fois celle de la Grande-Bretagne. En Inde, cela a fait l'objet de nombreuses révoltes populaires et conflits réprimés par la troupe britannique. Comme en Europe, autour de 1800, les conflits forestiers deviennent donc un phénomène global, où se joue une lutte essentielle entre « nature optimisée, connectée au marché en vue de servir les besoins de consommateurs lointains, et un « environnementalisme des pauvres » des communautés villageoises privées de droits d'usage et de gestion commune. Un historien indien explique que les forêts d'Inde sont en bien plus mauvaise condition qu'en 1860, car même si la surface gérée reste la même (22% de la surface de l'Inde) seule la moitié est dorénavant boisée.

*S'opposer aux machines*

### Extrait N°9 p.286 - Les bris de machines

*S'opposer aux pollutions et nuisances*

ex gaz d'éclairage, chemins de fer (vers d'Alfred de Musset « Rolla » p290, la critique des romantiques rejoint les alertes environnementales et se forme une critique radicale de l'industrialisme.

Ex de Marseille et de la pollution des usines chimiques (bas de p.290).

### Extrait N°10 p.301 - La critique radicale de l'industrialisme

*Questionner l'industrialisme*

Les mouvements sociaux de bris de machines refluent en Europe dès les années 1830, 1848 dans toute l'Europe, puis 1871 en France, marquent le coup d'arrêt aux ardeurs révolutionnaires. La Troisième République a non seulement terminé la révolution, mais aussi donné, grâce à l'autorité donnée à la science, assis et stabilisé un ordre social industriel bourgeois (modéré par une paysannerie faisant contrepoids aux ouvriers). Les réformes sociales de la fin du 19<sup>ème</sup> confirment la thèse marxiste que le capitalisme est une étape nécessaire vers le socialisme. A cette époque, une grande partie du socialisme européen, et même de l'anarchisme est ralliée à l'industrialisme. La rhétorique de la perte et de l'utopie de reconstruire une société juste et harmonieuse à partir d'un passé « sauvage » ou préindustriel, qui étaient bien présentes chez les premiers socialistes, perdent du terrain. Finalement, à la fin du 19<sup>ème</sup> et début 20<sup>ème</sup>, la critique de l'agir anthropocène peut se ranger dans 3 pôles distincts :

- un pôle conservateur, conscient de la finitude des ressources et des limites « de notre cage » (Brunhes), qui promet d'améliorer les impacts sur la nature par un surcroît de logique industrielle : mettre la nature en culture, optimiser les flux, limiter les pertes,

ajuster les prélèvements, standardiser pour mieux gérer au long terme. On peut y ranger la foresterie scientifique, ou encore l'hygiénisme urbain.

- Un pôle qualifié de préservationniste, qui défend la nature non pas pour des raisons utilitaires, mais sur un fondement moral et esthétique. Il s'agit de préserver une nature originelle, vierge de toute inférence humaine. Ce courant est porteur d'une critique antiutilitariste assez radicale quant au projet occidental de mise en valeur du globe, il a aussi participé à l'exclusion des populations indigènes de leurs territoires, au nom de leur protection et d'une consommation touristique par les élites mondiales.
- Un pôle que certains historiens ont qualifié de « *back to nature socialism* » et correspond à une critique plus globale du capitalisme et de l'industrialisme. On peut y ranger les socialistes sentimentaux anglais, le mouvement allemand de *Lebensreform* et certains courants anarchistes dits « naturiens ». Tous furent victimes des penchants modernistes de la gauche (et de l'historiographie) durant le 20<sup>ème</sup>, qui les firent tomber dans l'oubli. Depuis peu ils font l'objet d'une redécouverte. En Grande-Bretagne, le courant utopique qualifié de « socialisme sentimental » exprime une volonté de conserver les relations sociales communautaires face à l'individualisme, de préserver les paysages face à l'agression du monde moderne, ainsi que des savoir faire artisanaux et artistiques face à la standardisation industrielle. Ses protagonistes promeuvent le socialisme comme une politique de la beauté et de la convivialité en harmonie avec la nature.

*Contester la Grande Accélération de l'Anthropocène.*

## Extrait N°11 p.315 - Contester la Grande Accélération

CONCLUSION

### Extrait 12 – Conclusion